Marie, Mère de Dieu dans la lyrique des trouvères[1]

Celle que Jacopone da Todi appelle la « plus que femme »[2] occupe assurément une place à part dans la conception que les hommes du Moyen Age ont pu se faire de la maternité. Vierge, « pucele », « ancele », mère et « amie », Marie apparaît dans la lyrique d'oïl, surtout chez son trouvère attitré Gautier de Coinci, comme la femme éternelle, dans tout l'éclat d'un enfantement sacré qui se vient ajouter à son intacte splendeur virginale. Mais cette figure, exaltée, révérée, suppliée, que recréent les poètes nous est avant tout définie comme un *lieu* étrange et merveilleux où se résolvent tous les paradoxes. Etre de lumière et de parole, elle est celle où Verbe et Chair n'ont plus fait qu'un. Dans son existence de douleur et de gloire, un très petit nombre d'épisodes inspirent nos trouvères qui la chantent, seule entre toutes les femmes ; nourriture à jamais dispensée aux affamés qui la prient, elle passe au-delà de l'incontournable question de l'inceste. Célébrée comme l'Amie, Notre Dame permettrait-elle enfin de réunir dans l'imaginaire du « mâle Moyen Age » en une unique vision la seule femme désirable, celle qui est à la fois la Mère et la Bien Aimée ?

1 — Les chansons sont citées d'après le classement Raynaud-Spanke, *Bibliographie der altfranzösischen Lieder*, Leide, 1955. Pour une bibliographie des trouvères, cf. R. Dragonetti, *La technique poétique des trouvères*, Slatkine-Reprints, 1979 ; *Chansons des trouvères*, de S.N. Rosenberg et H. Tischler, Lettres Gothiques, 1995 et M.G. Grossel, *Le milieu littéraire en Champagne sous les Thibaudiens*, Paradigme, 1994.

2 — Jacopone da Todi, *Les Laudi*, Paris, Cerf, 1996, texte II, p. 23.

« Tota virga sed fecunda »[3], Marie est la Dame de l'Impossible. Conçu sans la faute originelle, comme déjà le croient et affirment un certain nombre de penseurs du XIII[e] siècle, préservé de la corruption finale par l'enlèvement au ciel de son être tout entier, le corps de Marie est au centre de la poésie attachée à ses louanges. En la Vierge se joue, obsessionnelle, la rêverie dialectique sur le contenu et le contenant que les images traitent et reprennent à l'envi. Certes, les trouvères en ont trouvé le thème déjà bien développé dans l'hymnologie latine ; mais celui-là représente, parmi beaucoup d'autres délaissés, un de ceux qu'ils ont choisis avec prédilection. Se rappelant le σκύον hellénique, le *vas* latin, ils font du corps de Marie un « vaisseau », vase « précieux », « tout d'or et d'argent », « bien eslis », « vaisseau d'onor et et d'amor » ; en ce contenant très pur et très beau, comme en un cratère antique, a eu lieu le « mélange de la glorieuse humilité »[4]. L'apparition miraculeuse dans le sein de la Vierge de l'embryon divin voile son impensable mystère dans les métaphores de la *boiste* où s'enferme le plus précieux, la « droite dyauté »[5] qui donne la santé pour toujours, ou encore le *laituaire* :

> Ains croist tous dis
> La boiste du laituaire
> Qui les orbes cuers esclaire. (RS 1272, v. 30 sq)

Cela permettra de filer la métaphore de Marie *mire*, qui soigne les pécheurs, malades d'angoisse, ainsi de Théophile. Autre image qui va dans le même sens, le corps de Marie se voit comparé à l'*escrin*, dont à l'évidence, Jésus est le bijou précieux, ou encore à une « armoire », non pas pour des raisons esthétiques comme la Belle Présidente de Baudelaire, mais encore et toujours par référence au contenu précieux qui fut en elle enfermé :

> Mout a en li tres glorious aumaire
> Qui toute fu plainne dou saint Espir. (RS 156, v. 17-18)

Aumaire, par le jeu des rimes et la grâce analogique, amène enfin *saintuaire* (*ibid.* v. 33) et Notre Dame toute vive se mue en l'un de ces reliquaires ouvrables à merci, pour révéler à l'intérieur subtilement dissimulée la relique insigne. A la réalité concrète qui se

3 — Adam de Saint-Victor, *Quatorze proses du XII[e] s. à la louange de Marie*, Brepols, 1994 « Ave virgo singularis, v. 4 (p. 80).

4 — *Vaisseau bien eslis*, RS 1604, v. 1 ; *d'or et d'argent*, RS 611 b, v. 10 ; *d'onor et d'amor*, RS 2012, v. 10-11 ; *de dignité*, RS 2113, v. 26, *précieus*, RS 388, v. 31, *mellée... d'umilité*, RS 595, v. 11.

5 — RS 1183, v. 16.

trouve derrière l'image se mêle la formulation lyrique habituelle aux trouvères profanes, accoutumés à mettre « en » leur dame leur cœur, leur mort et leur vie, leur joie et toute leur espérance. Rêverie matérialiste aussi que celle des médecins médiévaux sur ce qui se passe « dans » le ventre de la femme fécondée, décrétant d'après la position dextre ou senestre les traits caractéristiques, le sexe, le tempérament de l'enfant à naître, ainsi révélé à leurs examens supputatifs.

Mais plus que la curiosité aiguë de savoir ce qui se passe durant cette osmose du contenant et du contenu, de la mère et de l'enfant, les poètes de Marie s'interrogent sur une autre problématique qui n'en finit pas de susciter leur étonnement et vient se conjuguer à la première : on pourrait l'appeler la dialectique de l'ouvert et du clos. Marie gardant le sceau de sa virginité, son corps intact et fermé de vierge se retrouve fécondé ; une sorte de vertige se discerne dans ces vers qui cherchent indéfiniment à dire, à tenter de saisir par les mots l'instant où s'accomplit l'impossible dans ce lieu hors de toute norme et néanmoins humain :

> Quant Diex s'enclot en l'escrin
> De pure virginité,
> Devant et après fermé... (RS 1366, v. 43 sq)

Au jardin du *Cantique des Cantiques* où se cache la fontaine toujours scellée vient se substituer le jardin du Paradis perdu, comme Eva disparaît derrière l'Ave qui est dans le temps le point précis de l'acceptation dont le *Fiat* marial figurerait la spatialisation ou la matérialisation. Sans doute l'utilisation par les mystiques comme Bernard de Clairvaux des images du *Cantique* a-t-elle amené cette mainmise des trouvères en langue vernaculaire sur une figure habituellement appelée à symboliser l'*Ecclesia*. Ici, c'est Marie, la Bien-Aimée de Dieu, qui prend les traits de la Fiancée du *Cantique*, poursuivie à travers le jardin d'autrefois. Grâce au miroitement des images, le corps droit, pur et élancé de la Belle s'y métamorphose en arbre dont tombe l'Enfant comme un fruit :

> Douz vergier especïaus
> Ou li sains fruis fu cueillis (RS 388, v. 12-13)

Mais avant la naissance revient, lancinante, l'énigme de la conception :

> C'est li vergiers, c'est li praïaus
> Ou sainz Espirs s'aombre et gist (RS 1677, v. 11-12)

On le sait, l'image la plus fréquente pour signifier le Mystère de l'Incarnation est celle de la verrière que traversent sans la toucher les rais du soleil. Une lumière donc pénètre le sein de la Vierge pour s'*y dissimuler*, pour, selon le terme le plus apprécié de nos trouvères, s'y *aombrer*. Dès lors, de « boîte », de « reliquaire », précieux creux où enclore le Tout, de jardin fermé où le souffle de l'Esprit fit fructifier l'arbre, la Vierge se voit plus souvent encore transformer en une maison, une habitation. Là aussi, l'image était déjà présente dans les textes latins ; mais le glissement d'une métaphore à l'autre nous semble particulièrement harmonieux dans les chansons en langue d'oil, grâce au large éventail des verbes impliquant l'hospitalité qui est une ouverture à l'étranger autant qu'une fermeture bénéfique et bienheureuse autour de l'Autre devenu tout soudain le Compagnon ; ainsi dans ces beaux vers où le nouvel Adam dans l'auberge où il est accueilli trouve de la part de la bonne hôtesse de quoi s'habiller en homme :

> Qu'en li se devoit hebergier
> Et prendre charnel vestement
> Cil qui fist Adam dou limon. (RS 734, v. 12 sq)

Marie est la dame des retournements : à la place du vêtement de peau concédé à un corps qui se découvre dérisoire dans sa nudité, à la place d'un jardin perdu, voici le jardin nouveau où la Déité s'habille de chair d'homme ; Dieu, le Père et le Potier d'un homme de glaise, cède sa place à un hôtel où la Mère habille de chair vive son visiteur. L'image, cette fois encore, rayonne dans ce que Bachelard eût appelé une constellation de comparaisons visant à cerner un espace interne, un espace intime. L'hébergement de Dieu en Marie peut s'élargir immensément lorsque le corps de la Mère est symbolisé par la ville, toute la Jérusalem future :

> C'est li deduis, c'est la citeis,
> C'est li jardins ou Diex s'ombroie (RS 476a, v 46-47)

ou, au contraire la Vierge peut, à l'intérieur de la cité se réduire au plus précieux, le « roiaus palais », le *Thalamus splendoris* des hymnes latines ; et le poète semble s'épuiser à la recherche d'une comparaison qui enfermerait son indicible émerveillement :

> Tu ies li savorous osteis... (RS 1020 ; v. 56)
> Tu ies sacraires embameis
> Tu ies celiers empimenteis (v. 61-62)

Tu ies li Temples Salemon
Tu ies li maixon d'oirexon... (v. 67-68)

A vouloir s'*osteler* dans ce *chastiaus* dont « Onc deffermée ne fu la porte nul jor » (RS 519, v. 10-11), l'Esprit a fait de Marie à tout jamais cette enveloppe (les *Miracles* disent « manteau ») sereine et suave, ce calice ombreux et rempli de fragrances où le repos divin s'est établi pour l'éternité :

Tu ies li tredous paradis
Plains de delis
Ou Jhesu Cris
Se deduit et delite
O le saint Esperite. (RS 1020, v. 49 sq)

Ainsi, à côté du jardin, figure du paradis premier et des paradis à venir, à côté de la Jérusalem céleste et du terrestre temple de Salomon, Marie est-elle, à l'intérieur du palais où vient le rejoindre le Roi, ce « palais de l'Ange de Conseil », une simple chambre « d'umilité jonchie »[6]. Son acceptation, point dans le temps, se dilate jusqu'à transformer l'avenir entier qui tourne tel un kaléidoscope autour de la seconde où l'acte qui ne fut pas sexuel s'est déroulé, où Dieu et homme sont devenus une seule entité par la grâce d'un ventre virginal qui se fit « chambre esperital »[7]. Les temps se sont fondus et confondus par la Dame

... ki porta la digne clarté
de coi tout cil sont resclarchi... (RS 456a, v.25-26)

Car sous sa silencieuse et mensongère similitude, cette « parture de IX mois » dans le « bialz coulteis » (RS 60 a, v. 32) dure encore, durera toujours :

Dame, vo cors fu palais
Ou li pairlemens fut fais,
Li plais et l'otriance
De la très douce acordance
Dou péchié... (RS 198, v.12 sq)

Marie « Temple de la Trinité » devient la projection d'un acte de génération « qui ne quasse pas le pucelage »[8], devient la Mère par excellence, elle qui de rien – un souffle – enfante Tout.

6 — *Palais de l'Ange*, RS 1780, v. 17 et *chambre d'umilité jonchie*, RS 1193, v. 37.
7 — *Ventre virginal / chambre esperital* RS 1276, v. 25-26.
8 — *Temple de la trinité* RS 182a, v. 63 et *qui ne quasse pas le pucelage*, RS 670, v. 18.

Un seul de nos poètes, original, rêve de profondeur avec une comparaison, insolite mais très explicable, de Marie et la mine :

> Ceste Dame est la minière
> Qui le fin or nos livra,
> De quoi li vrais inginiere
> Chièrement nos rachata. (RS 1327, v. 25)

Beaucoup plus souvent, les poètes, en chantant le soleil, l'Eden, l'arbre ou la cité sur la montagne, lèvent vers le ciel leur regard d'adorateurs. Nul mieux que Gautier de Coinci, à travers les rimes en écho qui s'entraînent et s'appellent et s'engendrent, n'exprimera ce troublant enchaînement qui réduit au plus minuscule – un germe – Dieu l'Incommensurablement Grand :

> En tes flans Virge pucele
> Cele fist Dieu et reclus... (RS 556, v. 37-38)

qui fait renaître l'humanité pécheresse et souillée en un Adam renouvelé derrière Jésus Christ le tout Pur par le chemin du ventre unique de Marie, elle qui en laissant dormir en son sein son Dieu permit à chacun de nos jours de se croire un dimanche...

> Ave, en ten saint ventre se dormi Dominus
> En si honestes chambre ainc mais ne dormi nus (RS 83, v. 17-18)

C'est ainsi que le corps de Marie, scellé au péché du sexe et cependant rempli du germe pneumatique passé à travers la porte close, nous ouvre la porte du ciel condamnée, au moment où dans le microcosme d'un être fini – une femme – s'enferme l'Eternel : Marie crée son créateur.

Si le corps de Marie est lieu où se dénouent tous les paradoxes, c'est que son être entier est posé comme une résolution des antithèses existentielles qui torturent l'âme du croyant. Sa beauté qu'on ne cesse de célébrer emprunte au monde des éléments, dont l'homme aussi se compose, pour accorder subtilement en son unique rutilence tout ce qui traditionnellement reste opposé. Dire, en effet, qu'elle est une fleur, rose, lis, violette, que ne peuvent *marcir* ni « noif ni gelée », c'est placer Marie dans une jeunesse éternelle ; « fleur de jovent », ni le temps ni même les dures réalités de l'existence d'ici-bas n'ont pu faner sa grâce, elle qui n'a pas souffert de la conception, réalisée comme lumière à travers la vitre, ou comme la rosée du petit matin des-

cendue sur le pré consentant ; elle qui n'a pas souffert de l'enfantement mais qui l'a vécu dans la joie. Toutes les réalités biologiques semblent ne pouvoir toucher ce corps protégé ; et le poète de comparer sa grossesse au passage du poisson à travers les ondes qu'il fend sans laisser nulle trace, à la course aérienne de l'oiseau dans les airs qu'il parcourt sans jamais chercher son chemin[9].

Marie est inépuisable comme l'eau, d'où toutes les comparaisons qui l'assimilent à la fontaine, au ruisseau, au fleuve, à la source :

> Vos estes la fontenele
> Dont sont sauf li abrevé... (RS 595, v. 17-18)
> La fontaine qu'en ne puet eswidier, (RS 1491, v. 20)
> Estes ruissiaus qui ne puet estanchier. (v. 22)

Marie est lumière, comme l'étoile du matin, la *tresmontaine*, elle guide sur la mer du monde ceux à qui elle sait, unique entre toutes, dédier son *amer* sans *amer*. Etoile de la mer, elle est aussi « lune sanz decorz », « solaus sans oscurté », clarté fine et guérisseuse des gemmes, rubis et émeraude ; car sa luminosité naît de l'intérieur, comme celle d'une lampe, lorsqu'en ce grand lis courtois brille le Christ, rose vermeille, ou encore, comme le dit une comparaison venue de l'enluminure, elle est le *vernis*, qu'on pose sur les couleurs, révélateur véritable lorsque tout soudain il les embrase de son éclat[10]. Servante la plus humble et reine des anges, elle est donc à la fois feu et eau ; mais elle participe également de la terre, comme jadis Adam pétri du limon de l'Eden, mais non comme Eve, tirée pour sa part de l'os d'Adam, ce dont certains docteurs de l'Espagne juive tiraient argument pour prouver l'infériorité féminine[11]... Chez Marie, microcosme où se retrouvent les quatre éléments, le composé est harmonie puisqu'elle est une terre réconciliée :

> Lumière sanz defaillance,
> Solauz sans esconsement,
> Mère sanz dolousement,
> Terre portant sanz semence. (RS 229, v. 10 sq)

9 — *Noif et gelée*, RS 9821, v. 23-26 ; la rosée sur le pré : RS 2091, v. 27-30 ; comparaison avec le poisson et l'oiseau ; RS 869 v. 17-20.

10 — *Amer/amer*, rime (traditionnelle) de RS 1246a, v. 27-28 ; lune et soleil RS 1159, v. 44-45 ; pierres précieuses : RS 60a, v. 11-12 ; lis courtois / rose vermeille : RS 1563, strophes 1 et 2 ; *vernis*, RS 1580, v. 9-12.

11 — Cf. Ron Barkaï, *Les infortunes de Dinah ou la gynécologie juive au Moyen Age*, Introduction, Paris 1994.

A l'air enfin, cette amante du Pneuma emprunte les comparaisons, d'ailleurs rares, avec la gent ailée, lorsqu'on la proclame « glorieuse phénix », mère du pélican sauveur[12].

La maternité de Marie prend donc l'aspect d'une idéalisation des maternités réelles – ou peut-être leur contraire ? A l'époque où chantent nos trouvères, un Lothaire de Segni n'a-t-il pas lancé l'anathème contre toute génération ? Ce n'est pas seulement le péché sexuel qui est honni, lui qui nous fait naître *inter faeces et urinam*, c'est l'enfant, ce vagissement de détresse infinie, cet être laid et imbécile que le *de Miseria* rejette avec mépris[13]. Et sans aller aussi loin que ce sombre ascète, comment nier que mettre un enfant au monde, c'est donner un être à la mort ? Mais Marie a porté en elle non la Mort mais la Vie, puisque, par sa Passion, Jésus a tué le vieil homme et restauré l'Homme éternel ; seule la « mortelle cotelle » dont s'était revêtu le Roi des Rois a disparu, et, phénix comme sa mère, il a rejailli tout nouveau du tombeau. Ainsi par la joie de Marie, nous voici passés des tenèbres à la clarté[14]. Comme Jésus offrant à la Samaritaine une eau pour étancher à jamais la soif, l'incarnation de la Parole en un corps de jeune fille a redonné à l'homme son statut d'ange, lui a restitué pour l'Eternité comme nourriture le pain des Anges :

> Mers entra en la fontaine
> Et li potiers en son pot... (RS 600, v. 30-31)
> Et la tres douce vierge Marie
> Qui porta le tres douz fruit
> Qui les angles asazie... (v. 57-59)

Mère idéale, elle offre en son corps-hôtel une chambre où s'abriter, elle qui est à la fois « paix et guerre »[15], non plus cette prison où l'âme agonise dans l'espoir de se libérer, image que l'Eglise avait reprise à Platon. Marie signe la réconciliation entre le corps, Temple de l'Esprit, et l'âme immortelle car, chez elle, les deux sont à l'image du créateur, et c'est corps et âme que là-haut elle préside au salut de ceux qui l'aiment, auprès de son « chier fil », « son chier enfant ».

On comprend pourquoi le choix des poètes s'est fait si étroit : ils ne nous parlent guère que de l'Annonciation, contrairement à l'hymnologie latine ; ils chantent et rechantent le moment béni de l'Incarnation. Mais presque aucun ne glorifie Noël, un seul

12 — RS 1547, v. 1-2.
13 — Lothaire de Segni (Innocent III), *De Miseria*, in P.L. 217, 702-46.
14 — *Mortelle cotelle*, RS 610 v. 3 ; des ténèbres à la clarté : RS 1609, v. 19-20.
15 — RS 1580 v. 24.

l'Epiphanie, deux s'attardent à célebrer la Purification[16]. Evoquant le vieillard Syméon et ses prophéties, le premier ne peut s'empêcher d'exhaler une strophe de protestation : comment Marie put-elle se purifier, elle qui était toute pureté ? Le second cite le glaive de douleur prédit à la mère de Jésus. Le personnage de Syméon a donc une nouvelle fois pour rôle d'unir l'avenir au passé puisqu'il vient de parler d'Isaïe et Jessé, avec une allusion au jeu de mots sur la *virga/virgo*. Nos poètes sont nourris de la *Bible* mais leurs vers boudent l'*Ancien Testament*, hormis le *Cantique*. Quelques allusions sporadiques à la Toison de Gédéon ou au Buisson Ardent qui brûlait sans se consumer[17] ne sont là que pour mieux éclairer le Mystère de l'Incarnation. La vie de Marie semble se limiter à l'Ave qui fit d'elle la mère de Jésus et à la crucifixion où elle apparaît comme *mater dolorosa*. Si ce dernier motif est relativement peu traité dans le corpus ici étudié, c'est qu'il existe un genre spécifique réservé aux plaintes de la Vierge, généralement beaucoup plus développées que dans le cadre restreint d'une chanson de trouvère.

On en trouve cependant quelques beaux exemples chez nos poètes, sensibles à cette souffrance épouvantable que peut représenter aux yeux d'une mère la mort de son fils dans les tortures :

> Beau dous cher fis, simple vis, bele bouche,
> La vostre mort, biau fils, au cuer me touche...
> (RS 746a, v. 5-6)
> Par vostre mort, bien me doit li cuer fendre... (v. 11)
> Onques ne cuidais savoir
> Que deulz est, or le savrai... (RS 1093, v. 13-14)
> Tout solaz est abaissiez
> Et dolour habonde
> Quant li arbres est plaissiez
> Qui paissait le monde. (v. 49-52)

Nul cependant n'aura l'idée, comme Angèle de Foligno[18], de suggérer que la douleur de sa mère s'ajoutait au supplice du fils. La mort du Christ en croix, le Mystère de la Rédemption ne sont pas aux yeux de nos poètes spécifiques de la vie mariale. Ils concernent le sacrifice divin, non la maternité céleste de Marie. Seul, Guillaume de Béthune, en précurseur du thème du Pressoir Mystique, compare Jésus à une grappe qui serait née de la vigne virginale (RS 1176). Mais cela rejoint la thématique du

16 — Respectivement RS 924 b, RS 60a, strophe XI et RS 60a st. XVII-XXIII ; RS 880.
17 — RS 1236, v. 32 et RS 1193, str. IV.
18 — Idée récurrente dans son *Livre des Visions et Instructions*, Paris, Seuil, 1991.

sang, nourriture dont le Fils abreuve ses fidèles, tandis qu'à Marie, décidément mère avant tout, est réservé le thème du lait. Et si le vin eucharistique est la nourriture des forts, le lait marial est la fontaine de miséricorde où chacun retrouve sa jeune innocence.

C'est encore Gautier de Coinci qui traite avec le plus d'ardeur la thématique de la Vierge nourricière. Ce moine gourmand, sensuel, extatique amoureux de Marie, évoque avec délectation le sein *emmiellé*, le *beau sein* de la Vierge qui allaita le Christ. Le lait « doux et sade » prend toute sa saveur dans l'échange réciproque qui se crée entre la mère et son enfant quand la « douce espece et le doux fruit » enclos en elle semblent communiquer leurs délices à la chair qui les nourrit. De ce lien né entre la « Dame de Beliant »[19] et l'Enfant de ces années-là découle à jamais une nourriture de vie pour le poète de Marie

> S'ame ou ciel le pain de vie
> Bien a cuit (RS 603 v. 62-63)
> Mout a prise grant alose (v. 69)
> Et s'a ja ou ciel enclose
> Grant moisson... (v. 71-72)

Mais pour Gautier la simple prononciation du nom Marie lui donne l'impression de déguster un rayon de miel cueilli à la « fresche rée », réveille en sa bouche la lumière d'or, le feu du plus exquis de tous les liquides. Le miel d'amour est la forme qu'a prise pour lui le lait maternel, autre *laituaire*, de la sage *Mire* du ciel.

Prier Marie, c'est obtenir la grâce du Fils car on ne remet jamais en cause l'idée que Jésus aime sa mère « sur toute humaine lignie », que donc il « tient a amour » tous ceux pour qui elle intercède[20]. On ne sait plus trop de qui l'amour fut premier car si Marie dès qu'elle vit le jour chérit Dieu par dessus tout, lui, l'avait de tous temps choisie pour l'aimer plus que toute autre. Certains chants expriment cela avec une belle naïveté :

> Ave Maria
> Cil de qui Dex naistra !
> Qu'il vos aim tant
> Que vos l'arès a enfant (RS 1247a, v. 23 sq)

19 — *Sein emmiellé* RS 956 v. 9-10 ; *douce espece et dous fruit* RS 1677, v. 19 La comparaison du Nom avec le miel se trouve RS 603, v. 6 sq ; *Dame de Beliant* RS 716, v. 45.

20 — *Sur toute humaine lignie*, RS 1607, v. 10-11 ; *tient a amour*, RS 2092, v. 13-14.

Il l'« eslut sur toute damoiselle » et l'on nous décrit alors des scènes parfaitement courtoises quand Dieu envoie son ange messager à sa bien aimée, son « plus beau joel » pour lui apporter un « don nouvel », une « chanson sans pleurs » réservée à elle seule entre toutes les pucelles ; de son côté, la Vierge s'incline avec bonheur devant ce si grand honneur d'offrir pour « chambre » à son aimé son « cors fin » (RS 1963). Il y a là une grâce délicate et charmante, tout à fait digne des miniatures. Marie est donc « l'épouse de Dieu » tout autant que sa mère. On nous précise même parfois avec un goût moins sûr qu'il la chérissait assez pour la prendre « sans la corrompre ni la violer »... Ailleurs, on l'appelle Jésus l'*Amourous*, titre qu'il peut céder au Saint Esprit[21] non moins amoureux ! Ne sourions-pas, ce ne sont pas là des précautions oratoires, car, pour le reste, nos poètes l'énoncent sans hésiter

> Pères estoit et filx vout devenir
> A sa fille et toudis li obeir
> Car il la fist dame du firmament. (RS 1162a, v. 11-13)

Deux questions d'importance en de tels vers. D'abord la mariolâtrie, dont Gautier de Coinci, encore lui, se defend parfois mal et, bien sûr le problème de l'inceste.

En ce qui concerne ce dernier, il faut l'avouer, une quantité de chansons le proclament haut et fort. Non seulement cet inceste sacré n'a rien de répréhensible – Dieu ne l'a-t-il pas voulu ? mais il est justification de notre salut ; Dieu penché sur sa créature jusqu'à l'aimer, jusqu'à s'incarner en elle, exemple inimitable naturellement mais preuve suprême de la tendresse divine, mystère où est redonnée à l'homme toute sa dignité. Nos péchés, dont l'inceste n'est pas le moindre quoique le plus tu, sont effacés par ce geste d'amour fou : on l'exalte à défaut de le comprendre.

Et le trouvère aussi y trouve sa secrète justification... Non seulement en tant qu'homme il lui est loisible de mettre au monde un enfant – pour la vie et non la mort – mais en tant que poète, lui, l'obscur, il se met au rang du Créateur puisque par ses mots, il crée l'amour, celui pour Marie ; et son imagination l'entraîne parfois très loin jusqu'à se faire le maître en mots d'une nouvelle *genèse* :

> Se li ciels orendroit
> Parchemin devenoit,

21 — *Épouse de Dieu*, RS 1020, v. 8 ; « sans la corrompre ni la violer » RS 1601, v.5 ; Jesus *L'amorous* RS 1247a, v. 59-60 ; Saint Esprit, RS 1549, III.

Sel vousist nostre Sire,
Et se la mers estoit
Enke bon et adroit
Dont l'en peüst escrire
Et la terre fust cire,
Ne porroit tout soufire...
Touz les biens qu'en porroit
De la Mere Dieu dire. (RS 7, III)

Et, bien plus, si chaque goutte de la mer se muait en homme capable de chanter Marie derrière son poète ! Dame de l'Innombrable et de la multiple Splendeur, Dame de l'Autre Monde où rien n'est impossible, Marie reste, par delà le plaisir qu'elle éprouve à s'entendre chanter, l'infiniment pitoyable, la toujours attentive.

Car, et ce sera ma conclusion, Marie n'est si douce que parce qu'elle est mère. Ainsi dans une chanson un peu ridicule et touchante, on la voit se jeter à genoux devant Jésus et le prier pour le monde. Attendri par cette beauté blanche et blonde, le Christ la prend par le menton pour la relever et l'assure qu'il fera tout ce qu'elle voudra. Ne l'a-t-elle pas porté en ses doux flancs ? On y était mieux que sur la croix ou dans le tombeau, n'hésite pas à ajouter un autre[22]. Mais passons ces quelques accrocs poétiques. Si Jésus aime Marie, si Marie aime Jésus, c'est que « un voloirs entr'aus ij les apaire » (RS 1425, v. 16), tout ce qu'il désire, elle le veut et inversement puisque

De droit doit mère estre amie (RS 1391a, v 42)

Voilà une formule réconfortante pour pour ceux qui ne pensent pas que l'affection filiale est invention récente ! Pour nos clercs, mère et tendresse sont une seule réalité.

Et pourtant, contrairement à l'hymnologie latine, la notion de maternité spirituelle de Marie est quasi absente de nos poèmes ! On la trouve une fois explicite

Et me voille estre douce mière
Pour mes maus medeciner. (v. 1188, v. 17-18)

On la retrouve dans la paraphrase sur le *Laetubundus* (RS 924b) cas à part, où Jésus est appelé « no frère » en humanité. Non, pour les trouvères en lyrique d'oïl, Marie n'est pas *leur* mère ; elle est une jeune et belle femme, la *Virge pucele*, elle est leur *amie*

22 — RS 1643, III et RS 1580, VII.

qu'ils demandent à *servir d'amour* comme on sert une dame. Et Gautier de Coinci de proclamer « marions-nous à Marie »[23], en quelque sorte il refait le choix de Dieu ! Avocate auprès du Père, Mère éternelle du Fils, pour le trouvère qui la chante, Marie reste l'éternelle fiancée, la Belle merveilleuse du *Cantique des Cantiques.*

On a beaucoup dit que la lyrique pieuse n'est qu'un démarquage sans valeur ni originalité du Grand Chant courtois, où l'on se serait contenté de remplacer la dame par Notre Dame. Le Moyen Age, il est vrai, chérit les *contrafacta.* Mais peut-être faut-il y voir aussi autre chose, plus profondément. En choisissant de célébrer Marie comme l'éternelle Jeune Fille, nos poètes n'ont-ils pas trouvé en cette démarche un moyen inconscient de réaliser un rêve irréalisable, celui où Œdipe aimerait sans péché une mère qui aurait pour toujours la jeunesse intacte de sa propre fille ?

Marie-Geneviève GROSSEL,
Université de Valenciennes
et du Hainaut Cambrésis

23 — S 603 v. 28.